

Où est l'avenir de la sociologie?

Jacques Lazure

Number 14, Spring 1990

Savoir sociologique et transformation sociale

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1002086ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1002086ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de sociologie - Université du Québec à Montréal

ISSN

0831-1048 (print)

1923-5771 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lazure, J. (1990). Où est l'avenir de la sociologie? *Cahiers de recherche sociologique*, (14), 51–73. <https://doi.org/10.7202/1002086ar>

Article abstract

Scientific knowledge is imbued with a need for universality. Sociology does not make an exception to that phenomenon. Nonetheless, sciences, particularly human and social sciences, are more and more fragmented and display forms of knowledge that are still much relative and tainted with subjectivity. Is there any possibility of a universally objective knowledge? The author answers through the affirmative and makes it rest on the dimension of absolute that is present in the human person. It entails the necessity for sociology to prolong itself in "knowledge-action", aiming at the transformation of society in order to make it assist the development of intelligence and freedom among the human beings.

Où est l'avenir de la sociologie?

Jacques LAZURE

Les sciences sociales, notamment la sociologie, vivent des moments critiques. Elles s'interrogent sur leur caractère scientifique, de même que sur leur impact réel dans la société.

À l'heure où le scepticisme gagne plusieurs esprits, est-il encore possible et utile d'ajouter foi à la science, de s'appuyer sur la sociologie pour connaître exactement ce qui se passe dans la société? La sociologie cherche à percer le "mystère" de la vie sociale. Elle y parvient dans une certaine mesure. Mais les déceptions et les frustrations grandissent. Le savoir sociologique ne semble pas croître à la même vitesse que la complexité sociale. L'intelligence du réel en sort bafouée.

Sans compter que la sociologie, pas plus que les autres sciences, n'a empêché la société de se dégrader au rythme même où la civilisation réalise certains progrès. Où est l'avenir de la sociologie? Son influence dans la société se dilue dans le courant des multiples savoirs qui se disputent le terrain de l'action sociale.

Ces pénibles constats m'amènent à présenter une autre vision, encore peu orthodoxe, du savoir, de la sociologie et de l'action sociale qu'elle aurait à exercer auprès des humains. Je toucherai donc les deux thèmes majeurs de ce numéro. D'abord, la sociologie dans ses dimensions épistémologique et théorique. Inévitablement aussi, les notions plus générales de science et de savoir. Dans un second temps, plus bref, il sera question de la sociologie dans ses rapports avec la société et l'action sociale. C'est ce que j'appellerais la dimension pratique de la sociologie.

Ma pensée comporte des interrogations autant que des affirmations. Il ne s'agit pas de trancher des débats qui durent depuis des siècles, mais de soulever des questions, de souligner certaines difficultés théoriques et pratiques de la sociologie, d'ouvrir de nouvelles perspectives, à l'heure où le monde craque de toutes parts et semble en voie de mutation.

1 Savoirs particuliers et besoin d'universel dans la science

Le savoir se fragmente en sciences et disciplines qui, à leur tour, éclatent en de multiples écoles, théories, modèles, "cadres de référence" (pour employer cet anglicisme courant), problématiques, approches ou tendances. On cherche à rassembler et à unifier tout cet univers hétéroclite sous le concept de "science". Comme si on voulait donner un caractère universel à cette mosaïque de pensées, d'idées ou de concepts, en les regroupant tous en un seul faisceau de savoir scientifique et en les présentant comme autant de facettes d'une seule et unique connaissance, la "vraie".

Pourtant, jusqu'ici, la science n'a été que particulière et donc divisée et sectionnée à l'extrême. Il n'en a pu être autrement. Car, dans la réalité des choses, elle s'est fondée sur les perceptions sensibles des scientifiques, elle s'est alimentée de leurs goûts et intérêts égoïques, de leurs émotions individuelles, de leurs systèmes de pensée subjectifs, qu'ils soient de n'importe quel ordre: religieux, métaphysique, idéologique ou simplement technique. Ce processus ne peut mener qu'à l'émiettement des connaissances et qu'aux particularismes de la pensée allant dans tous les sens, conséquemment dans des voies divergentes et souvent contradictoires.

Poser le problème en ces termes, c'est plonger de nouveau au cœur de la sempiternelle question de l'un et du multiple. Les savoirs scientifiques sont forcément limités et opposés; on les fait relever tous néanmoins de la science, qu'on pense capable de les unifier, qu'on veut universelle et dont on cherche sans cesse à agrandir le royaume jusqu'aux limites de la terre. Qu'y a-t-il au fond de tout cela?

Déjà, la seule démarche de chapeauter les savoirs scientifiques par le concept unique de science est significative. Encore plus, lorsque cette démarche se double du besoin congénital de la science d'éliminer les autres formes de connaissance, jugées imparfaites ou nocives. Cela démontre à mes yeux la présence, dans la science, d'une certaine forme, d'une certaine intentionnalité de l'universel qui n'arrive pas, par ailleurs, à s'actualiser pleinement.

Effectivement, la science se bat constamment avec l'universel. Elle y aspire d'elle-même. La science n'a pu émerger et se développer historiquement sans cette exigence d'universel. On voit celle-ci tenter de se réaliser dans le processus méthodologique de la science, qu'on veut bien distinct de tous les autres processus et qu'on cherche, à travers et malgré la diversité des techniques utilisées, à uniformiser le plus possible. On la voit aussi essayer de s'incarner dans la communication universelle que tendent à établir entre eux les scientifiques du monde entier, avec l'espoir d'aboutir au moins à un noyau de connaissances et de concepts communs leur permettant de se reconnaître et de se rassembler au-delà de leurs différences.

On voit également l'exigence de l'universel à l'œuvre dans l'effort de théorisation accompli par les scientifiques. On cherche continuellement à forger des concepts abstraits, à construire des systèmes théoriques dont la portée universelle serait capable à la fois d'engendrer le plus possible de recherches scientifiques dans beaucoup de secteurs de la réalité et d'éclairer, en les unifiant, le plus grand nombre possible de données recueillies empiriquement. L'universalité heuristique et explicative se trouve ainsi au centre même de la dynamique de la science. Des données restreintes, des concepts particuliers ne constituent pas l'apex de la science. Tout au plus peuvent-ils servir de matériaux de départ à une universalisation plus grande des connaissances. Qu'on le veuille ou non, qu'on parvienne à les connaître ou non, les lois universelles sont le pôle magnétique de la science. Si on reste trop dans l'individuel et à ras de terre du particulier, on s'en tient, dans la maison de la science, au rôle de simple exécutant, à l'emploi et au service de ses vrais maîtres.

La science appelle donc l'universel et en vit intensément. Même quand elle n'existe que dans des sciences particulières où jouent de nombreuses forces de division et d'éclatement: le type de formation des scientifiques, leurs idéologies, leurs préoccupations personnelles, leurs intérêts professionnels, leurs humeurs, comme aussi les contraintes de toutes sortes que peuvent leur imposer leurs patrons publics ou privés. C'est là le drame de toute science: elle est tiraillée constamment entre ses déterminismes particuliers, autant biologiques que psychologiques et sociaux, et son rêve ou désir d'universalité.

La science peut essayer d'atteindre une forme quelconque d'universalité en investissant le plus clair de ses énergies dans le processus méthodologique comme tel, au risque de pervertir sa visée fondamentale même. C'est un danger réel sur lequel je reviendrai plus loin. Par ailleurs, l'effort pour rejoindre l'universel par et dans la théorie trouve rapidement ses limites, surtout en sociologie à cause de la complexité et de la fugacité du social.

2 L'absolu dans la personne

Le besoin d'universel dans la science est-il donc finalement illusoire? Est-il pure supercherie, miroir aux alouettes pour faire avancer l'esprit péniblement et à tâtons vers la terre du savoir, sans jamais pouvoir la conquérir pleinement? La science est-elle condamnée irrémédiablement à la ligne de l'asymptote, en projetant à l'infini l'imperfection de sa connaissance?

Ce n'est pas ma position. La démarche vers l'universel inhérente à la science demande une explication. Je la vois dans la présence d'une dimension universelle déjà inscrite dans la personne humaine et à l'origine même du mouvement de la science. "Tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais déjà trouvé." Cette dimension universelle est un *là*, aussi réel chez l'être humain que son estomac ou son cerveau, même s'il n'est pas visible. C'est un constituant de la personne, en fait,

sa dimension la plus riche. Elle est de l'ordre de l'absolu, hors du temps et de l'espace terrestres. Cet absolu n'est pas Dieu ou une déité quelconque personnifiée qui se situerait en dehors et au-delà de moi. Car tout Autre divinisé n'est que construction de l'esprit humain et là-dessus Marx avait raison. Mais la dimension en question n'est pas un concept théorique ou un construit mental. C'est la réalité constitutive de l'être humain dans sa teneur universelle et absolue, au même titre que les autres éléments, ceux-là relatifs et contingents, qui composent la personne, c'est-à-dire la matière physique, la vie, la sensibilité émotive et l'intellect cérébral.

Ne me demandez pas de vous prouver scientifiquement l'existence de cette dimension universelle et absolue de l'être humain, puisqu'elle est à la source même de l'activité scientifique dans sa quête d'universel et puisque la science, comme on l'a connue jusqu'ici, continue, malgré son aspiration contraire, d'évoluer dans le relatif et le contingent des représentations mentales particulières teintées d'émotions et d'intérêts subjectifs. On ne s'attend tout de même pas à ce que le relatif de la science d'aujourd'hui sache prouver et expliquer l'absolu qui est moi, sur un autre plan! Cet absolu ne se démontre pas scientifiquement, il se montre absolument à ceux qui le voient.

Déjà dans toute science particulière, on finit par buter contre un noyau dur et incontournable d'"inexplicabilité" par la science elle-même et ses ressources. Qu'on me permette cette seule citation: "Popper, Kuhn, Lakatos, Holton nous indiquent chacun à leur manière que, au noyau même des théories scientifiques, il y a quelque chose de non démontrable, quelque chose de métaphysique, d'"idéologique", et que ces postulats non démontrables sont nécessaires à la construction et au maintien des théories scientifiques elles-mêmes¹." Si la science ne peut même pas démontrer le noyau de ses propres théories, a fortiori comment saurait-elle prouver ce qui la dépasse et se trouve à un niveau plus élevé qu'elle? Il n'est même pas question ici de postulats, qui demeurent toujours des constructions relatives de l'esprit auxquelles on confère, pour les besoins de la cause, une certaine valeur d'absolu. Il s'agit plutôt d'un absolu réel qui est moi, coexistant dans ma contingence et l'animant absolument.

3 Savoir universel objectif

À partir de cet absolu objectif qui constitue la personne, la science telle qu'elle se définit depuis quelques siècles est appelée à un tout autre avenir. Elle se transmue en possibilité pour l'être humain d'accéder à un savoir universel objectif. Si, au-delà de ma subjectivité pensante, au-delà de mes émotions qui viennent embrouiller les ondes de ma pensée, j'abouche directement mon mental à cette réalité universelle et absolue qui m'habite, et la laisse couler en moi comme dans un canal libre de toute obstruction, alors il me devient possible de savoir

¹ E. Morin, *Sociologie*, Paris, Fayard, 1984, p. 29.

universellement et objectivement, sans même réfléchir ou penser subjectivement, sans brasser constamment dans ma tête toutes sortes de concepts examinés sous toutes les coutures.

L'intuition spontanée et créatrice de certains penseurs ou artistes représenterait une approximation, encore imparfaite, de cette nouvelle forme de savoir. Je ne dis pas que celle-ci viendrait automatiquement à qui y recourrait au gré de son vouloir. Elle suppose, d'une part, une prise de conscience aiguë de la réalité universelle dont nous sommes faits et, d'autre part, un long et pénible apprentissage de "désobjectivisation" de nos facultés pensantes classiques. Je n'entre pas dans le détail des conditions et des mécanismes qui nous y feraient parvenir, cela mènerait trop loin.

La jonction consciente du mental de l'être humain avec sa dimension absolue permet un savoir universel d'une tout autre facture que celle de la science actuelle. Pourquoi? Parce que cette dimension universelle, d'ordre objectif, prépersonnel, est l'énergie de toute chose, la pâte dont sont pétries toutes les formes de l'univers. Elle contient toute la réalité, elle représente une sorte de livre universel, des archives infinies où le cerveau humain peut allumer sa connaissance de quoi que ce soit. Cette vision des choses peut paraître farfelue surtout dans les milieux scientifiques, mais elle n'est pas si invraisemblable, à l'heure où Stephen Hawking, un des plus réputés astrophysiciens de notre époque, en est arrivé à penser, à l'aide de modèles mathématiques extrêmement complexes, que l'énergie de l'univers se contient tout entière, sans frontières ni bord, donc sans commencement ni fin. Elle n'aurait pas de créateur, elle devrait simplement être².

Le savoir universel ne porte pas sur des "universaux", qui sont encore des concepts élaborés, construits par le jeu réflexif de l'intellect humain soumis aux aléas de ses poussées subjectives. Il atteint directement la réalité objective. Dans cette optique, il ne rejoint pas seulement l'universel. Il peut savoir universellement le particulier et absolument le contingent, parce qu'en les sachant il les situe exactement là où ils sont, en fonction du lieu et du temps qu'ils occupent objectivement dans la réalité universelle dont ils ne sont, en définitive, que des manifestations.

La science présente ne fonctionne pas selon ce savoir universel. Elle ne table pas sur cette réalité de l'absolu dans l'être humain. Elle s'en tient toujours au malaxage réflexif et mémoriel qu'opère une pensée subjective et sujette aux émotions, lorsqu'elle construit et organise à son gré théories, concepts, processus méthodologiques et instruments de mesure. Résultat net: toujours des formes relatives et temporaires de savoir, malgré la quête incessante d'universel qui hante la science. Voilà pourquoi elle est si imparfaite et traînarde, malgré son perfectionnement continu et la relative rapidité de ses découvertes. C'est le cas

² S. Hawking, *Une brève histoire du temps. Du Big Bang aux trous noirs*, Paris, Flammarion, 1989, p. 179.

notamment des sciences humaines et sociales, en particulier de la sociologie comme science du social.

4 Sociologie des structures

Dans le relatif où évolue la science actuelle, il faut bien que la sociologie, comme les autres sciences, définisse son territoire et s'assigne sa propre juridiction. Autrement, comment le sociologue pourrait-il s'identifier à ses propres yeux et devant les autres "logues" de métier? Pourtant, le savoir universel se rit des frontières disciplinaires. Il ne lui importe pas du tout, lors de son activité, qu'il fasse œuvre de sociologue, d'historien, de philosophe, d'épistémologue, d'anthropologue, de psychologue ou de je ne sais quoi encore. Ces catégories n'entrent pas dans son champ de vision. Mais telle n'est pas la situation présente.

La sociologie, donc, établit son terrain d'action. Elle s'en inquiète toujours d'ailleurs, se demandant sans cesse quel il est, quel il a été, quel il sera, quel il devrait être. Le social qu'elle s'est réservé, elle peut l'aborder au moins de deux grandes façons. La première serait de l'envisager uniquement pour lui-même, dans sa teneur spécifique qui l'oppose à l'individuel, en faisant abstraction pour ainsi dire des sujets humains qui le composent concrètement, qui y vivent et en vivent, et qui en assurent le fonctionnement. Cette optique valorise forcément les structures sociales, les rapports sociaux structurels, les actions structurées, les institutions, en somme tout ce qu'il y a de hautement densifié et régulé, ce qu'il y a d'extérieur et de visible dans la société, ce qui du dehors dépasse, domine et détermine les individus. Les écoles structuralistes de tout acabit, quelles que soient leurs nuances respectives, se rattachent à cette approche du social.

En un sens, elle est légitime. Car, sur le plan de la connaissance relative et subjective, tout peut se légitimer. Il est toujours possible, dans une quête scientifique, de faire abstraction de n'importe quelle dimension de la réalité. C'est même un privilège de l'intellect qui se croit et se veut pensant. Abstraire n'est pas mentir, disaient les Anciens. Et si le procédé d'abstraction laisse de côté une dimension que d'autres pourraient juger importante ou nécessaire, il est encore et toujours possible au scientifique de se justifier, d'en fournir des explications ou des rationalisations, ne serait-ce que de recourir, en dernière analyse, à l'autonomie et à la liberté du chercheur. C'est alors que s'enclenchent d'interminables querelles d'écoles...

Donc, l'étude du social pour lui-même et dans ses structures demeure valable, relativement parlant. On peut soutenir, en effet, que le social possède un poids atomique spécial, une densité propre, une spécificité quelconque par rapport à l'individuel. Il n'en reste pas moins que cette approche est partielle. À quoi mène-t-elle au juste, puisqu'on juge l'arbre à ses fruits? Souvent, à accentuer démesurément les déterminismes sociaux des humains, comme si ces derniers n'étaient que de simples robots programmés par la société (ce que trop, hélas, sont

encore effectivement!). À concevoir aussi la sociologie comme une science totalement positiviste et mécanique, où la cause X produit automatiquement l'effet Y. À échafauder des modèles mathématiques ou des théories globales de type totalitaire, qui n'entretiennent aucun lien avec la réalité historique, fuyante et imprévisible des humains et qui, s'ils sont appliqués socialement, donnent lieu aux pires brimades et oppressions³.

Surtout, cette approche conduit presque inévitablement (de façon structurelle, oserais-je dire avec un sourire en coin!) à accorder nettement une prééminence au social concret sur les personnes réelles, que celles-ci en tirent ou non des bénéfices, qu'elles en subissent ou non les exploitations. L'attribution d'une primauté à la société sur les personnes ne peut s'accorder avec le savoir universel qui n'est possible que dans la personne elle-même et à partir d'elle. Une société ou une structure sociale qui se croit supérieure aux personnes ne saura jamais produire qu'un savoir très relatif, germe de divisions, de conflits et d'injustices sans fin. Tandis que le savoir universel, puisé dans la force créatrice d'une intelligence personnelle ouverte à la réalité de son absolu, appelle de lui-même le respect par la société de toutes les personnes qui ne dérogent pas de leur intelligence et l'harmonisation de ces personnes avec les structures sociales qu'elles ont elles-mêmes créées.

Sur le plan relatif de la sociologie, il est exact de penser que le social, survivant à l'individu, jouit d'une destinée plus longue que lui, qu'il est plus riche, plus complexe et plus puissant que lui. Car, en plus d'embrasser ce qu'il y a dans l'individu (que la sociologie d'ailleurs réduit a priori à ses dimensions purement contingentes!), le social y ajoute ses propres rapports, qui sont infiniment plus composites et entortillés du fait que, par le jeu d'une nouvelle synthèse, ils procèdent de la multiplication des individus, de leur organisation et de leur intégration.

Mais la longévité, la richesse, la puissance du social n'existent et ne s'expliquent en définitive que par le cumul des mémoires du passé qui finissent par constituer une somme d'expériences plus imposante (on l'appelle souvent culture!) que celle amassée par les individus. Dans le cas de ceux-ci comme dans le cas de la société, toutefois, ces expériences et ces mémoires relèvent toutes d'un même type de savoir relatif, elles sont finalement du même ordre. Dire alors que le social l'emporte sur l'individuel, ce n'est pas au fond changer de registre. C'est simplement prolonger et complexifier la même ligne de connaissances subjectives partielles avec leur cortège d'obscurités, striées ici et là de quelques lueurs de clarté.

³ À cet égard, les récentes métamorphoses en Europe de l'Est sont particulièrement éloquentes. Elles signifient certes l'écroulement du rêve marxiste, léniniste, stalinien, communiste. Elles révèlent encore plus, cependant, le caractère inattendu et créateur des forces humaines qui bouillonnent à la base de la société.

5 Sociologie des humains comme sujets d'action sociale

La deuxième grande façon pour la sociologie d'aborder le social tente d'aller plus loin que les structures et les rapports sociaux extérieurs et visibles, de rejoindre aussi les sujets humains qui y sont parties prenantes. C'est là un courant sociologique qui s'affirme de plus en plus et qui se manifeste de mille manières, dans de multiples approches. Mon propos n'est pas de les repasser en détail. Je veux simplement en dégager quelques lignes de force (et aussi de faiblesse).

S'intéresser aux sujets humains concrets à travers le social est engageant pour la sociologie. Cela déclenche une dynamique spéciale qui, tout en permettant de révéler des dimensions sociales importantes laissées dans l'ombre par les approches "structuralistes", cause aussi des problèmes majeurs à la sociologie et risque de menacer sa spécificité, voire son statut même de science.

Évidemment, parler ainsi c'est toujours se mettre au niveau de sciences divisées, compartimentées, qui tiennent mordicus à se distinguer, à conserver leur être propre, au prix de chicanes souvent stériles de juridiction, d'autonomie et de spécialisation. C'est également croire que, si jamais la sociologie ou toute autre science en arrivait à perdre son statut scientifique, ce serait aux yeux des concernés à peu près la catastrophe finale... On voit bien alors que ces préoccupations se situent elles aussi à l'étage de connaissances relatives, toutes subjectivisées par des intérêts individuels, professionnels, carriéristes ou corporatistes et par une certaine superbe de l'esprit. Je joue néanmoins le jeu, bien conscient qu'un savoir branché sur l'universel objectif de la personne humaine se fout éperdument de ces problèmes...

Or donc, la dynamique qui sous-tend l'attention aux humains de la société possède son orientation bien à elle, en sociologie. Elle met en valeur la subjectivité créatrice des individus et leur participation consciente et intentionnelle à la construction de la société ou à ses transformations. Se tourner vers ce champ d'analyse, c'est ouvrir la porte à la fluidité existentielle et événementielle, à l'imprévisibilité des décisions et des comportements, aux incertitudes de la vie et de ses conjonctures. Toutes choses que la sociologie actuelle en tant que science a du mal à digérer. Que devient son pouvoir de prédiction? Comment peut-elle formuler des lois générales? Où est sa rigueur scientifique? La conscience personnelle ou même sociale, avec ses problèmes d'aliénation ou ses désirs de libération, ne peut pénétrer dans l'orbite de la sociologie sans la mettre mal à l'aise, sans perturber son mouvement. La sociologie s'était envolée dans la stratosphère du social "objectif", on la ramène à la subjectivité consciente d'humains qui ont leur mot à dire dans la société. La sociologie ne peut pas ne pas se sentir menacée dans ses fibres scientifiques.

La même dynamique de prise en compte des humains comme sujets d'action sociale mène aussi à des problèmes de visibilité des données, donc de mesurabilité et de "vérifiabilité". Si l'on insiste sur les significations que les sujets confèrent à

leur action, comment les voir, comment les mesurer et les vérifier? Deux chercheurs, dix chercheurs, devant un ensemble d'activités humaines, vont leur trouver des significations fort différentes, parfois même opposées. On entre alors dans l'univers de l'heuristique et de l'interprétation où les règles et les résultats relèvent beaucoup plus de la multiplicité que de la standardisation. Encore une fois, c'est un dur coup pour la sociologie, dont le caractère scientifique lui donne toujours l'envie de se tailler une méthodologie et des instruments de mesure semblables en précision et fiabilité à ceux que se sont forgés les ancêtres scientifiques, c'est-à-dire les sciences de la nature de concert avec les mathématiques.

Par contre, au nom toujours de la même dynamique, on aime fixer son regard sur les acteurs sociaux individuels et on veut les étudier rigoureusement dans leurs relations entre eux et avec la société, à l'aide de modèles mathématiques et d'instruments de mesure sophistiqués. On cherche par là à mettre en relief le caractère scientifique des observations ou expérimentations, mais on verse aisément dans l'empirie, souvent insignifiante, de connaissances émietées et discontinues. Surtout, on transgresse alors le territoire de la sociologie, car ce sont là, dit-on, des études plutôt psychologiques ou, au mieux, psychosociales que sociologiques. Les frontières ne sont plus respectées, ou elles s'embrouillent, et la sociologie s'interroge et s'inquiète...

L'approche du social par les sujets et acteurs sociaux tend aussi à valoriser l'histoire et le changement. Mais ce dernier n'implique-t-il pas rupture quelconque, et donc brisure de la stabilité et de l'ordre sur lesquels repose le concept moderne de science? Certes, plusieurs changements surviennent avec une régularité suffisante pour permettre d'en dégager des conditions ou des lois générales dont vit la science. Mais à côté de ceux-là, combien d'autres changements, surtout du domaine social, défont toute attente, se produisent dans le désordre et le brouhaha, à la façon d'effets pervers engendrés par le choc de la vie et qui en génèrent d'autres à leur tour, dans une sarabande presque sans fin. Ce sont ces changements qui laissent pantoise une sociologie braquée sur ses théories ou alourdie par son appareillage.

L'étude de l'histoire elle-même fait-elle œuvre de sociologie? Assurément, l'histoire se tisse dans et à travers les sociétés. Mais bien des disciplines se disputent ce vaste champ du passé, à commencer par la science historique elle-même, et puis la science politique, la philosophie, l'anthropologie, la science économique, la sociologie, et j'en passe. Que toutes les sciences humaines et sociales, et même aussi les sciences de la nature, se réservent ainsi le droit de regarder par en arrière l'évolution de l'humanité, cela ne montre-t-il pas non seulement qu'elles comptent sur le passé pour les éclairer, mais encore que le passé et donc la mort sont au cœur même de leur existence et de leur vie? Autant dire que la science vit du relatif de la mort, dont elle peut certes tirer des bénéfices, mais en se soumettant à toutes ses vicissitudes. "*Historia* [et j'ajoute: i.e. *mors*] est *magistra vitae*", affirmaient les Anciens. C'est le paradoxe de toute science

actuelle, donc aussi de la sociologie, de chercher l'universel à travers et par le relatif que circonscrit la mort. Est-ce vraiment possible?

Tout est question de point de vue, dira-t-on. L'historien regarde l'histoire à sa manière, le sociologue à la sienne, et ainsi de suite. D'abord, quel est ce point de vue respectif? Et puis, justement, le problème est que tout point de vue scientifique est partiel et subjectif, malgré son désir d'objectivité. On se heurte de nouveau au découpage plus ou moins arbitraire en compartiments ou approches scientifiques. Ce fractionnement du savoir atteste à sa manière que la science jusqu'ici n'a compté que sur les ressources de ses intellects subjectifs pensants rivos à leur propre histoire et à celle de l'humanité. Pourtant, l'énergie absolue dont est fait l'être humain est là, au-dedans de lui, comme le meilleur de lui-même, l'assurant éventuellement d'un savoir universel et objectif qui n'aura plus besoin d'un point de vue sociologique ou autre pour rejoindre le réel, y compris celui vécu dans l'histoire. Ce sera un complet revirement des choses: l'histoire (et la mort) ne sera plus maîtresse de vie, c'est la vie qui sera maîtresse de l'histoire et de la mort.

Dans ses deux façons générales d'aborder le social, la sociologie donc rencontre ses limites et révèle ses faiblesses. Si elle insiste sur les structures sociales, il lui est peut-être plus facile d'afficher son statut scientifique, mais elle tend à "substantifier" la société et à lui soumettre la personne. Si, par contre, la sociologie entend valoriser les humains comme sujets personnels et sociaux, sa condition de science devient plus problématique dans sa teneur scientifique même ou dans le caractère proprement distinct de sa spécificité.

Mais dans les deux cas, la sociologie se trouve aux prises avec un amas considérable de connaissances souvent intéressantes, colorées toutefois de vues subjectives, relativisées par des regards partiels et finalement disjointes, parcellisées ou en guerre "systémique" les unes contre les autres. Au nom même des polarités qui jouent sans cesse lorsque le savoir sociologique ne s'exerce que sous la force d'intellects subjectifs qui pensent et réfléchissent égoïquement, l'alternance et l'opposition sont là, inévitables, entre les différents modèles de sociologie qui se remplacent ou s'affrontent au gré des sociologues eux-mêmes. De là, la confusion des esprits, l'atomisation et l'éparpillement des connaissances, les luttes inépuisables entre écoles, la compartimentation et la surspécialisation des approches.

On tente actuellement d'y remédier par l'interdisciplinarité. C'est d'ailleurs là une autre manifestation non équivoque du besoin humain d'un savoir universel. La sociologie ne s'y soustrait pas. Pour pénétrer plus avant dans la complexité touffue du social et de l'humain, elle a recours à d'autres disciplines, elle collabore de plus en plus avec elles. L'expérience interdisciplinaire est loin d'être négative. Mais les autres disciplines, elles aussi, restent confinées à des savoirs relatifs imprégnés de subjectivité pensante.

L'impasse demeure donc et le savoir objectif, absolu, ne peut pas davantage être atteint. Ajouter les unes aux autres des approches partielles, même en les combinant de mille façons, ne saura jamais constituer un savoir universel. L'interdisciplinarité horizontale peut reculer certaines frontières de l'ignorance sociologique, elle demeure néanmoins sur le même plan du relatif. Pour opérer une réelle synthèse du savoir, il faut nécessairement partir d'un point plus haut, du niveau supérieur de l'absolu et de l'universel. C'est de cette manière que pourra s'effectuer, par la verticale, l'authentique interdisciplinarité.

6 Philosophies et théories de l'Absolu

Plusieurs penseurs, surtout par le passé (car aujourd'hui c'est le règne du contingent et du périssable!), ont ressenti la nécessité d'un absolu pour unifier le savoir et lui donner un sens "objectif". Durant des siècles, on l'a fait en recourant à un Dieu personnifié ou pas, distinct de l'humain et le transcendant à titre d'Intelligence suprême, source absolue de tout savoir. Cela n'a pas réglé le fond de la question. Un être extérieur à la personne ne peut unifier et universaliser le savoir humain en lui-même et dans sa teneur interne. À preuve: l'existence, jugée réelle ou présumée, de la Déesse a toujours cohabité avec une multiplicité de savoirs terrestres relatifs, en conflit les uns avec les autres; elle l'a même favorisée. Tout ce que peut faire un Dieu, s'il existe, c'est de réaliser en lui-même l'unité de son propre savoir. Il ne peut l'accomplir pour le savoir humain. C'est la personne humaine seule qui est et doit être en mesure de le faire. Le savoir, comme activité humaine, ne peut s'universaliser du dedans de lui-même que par l'opération de la personne elle-même.

Puis ce furent les concepts d'Histoire, de Raison, d'Ideé, de Conscience, etc., qu'on invoqua pour conférer une valeur universelle et objective à la pensée humaine. Ils avaient l'avantage sur le concept de Dieu d'être immanents à la personne en quelque sorte, du moins de se situer sur le même plan terrestre. Mais la transcendance, qui est aussi nécessaire à l'universalisation du savoir humain, n'était pas réelle dans ces cas-là; elle n'était que purement théorique et que simple construction de l'esprit. On l'attribuait à des concepts; voilà pourquoi elle est devenue et fut nommée "transcendentalité".

Vinrent les "pionniers" de la sociologie et les sociologues. Certains ont défié la Société réelle comme être distinct de l'humain, une manière d'ersatz du Dieu des époques antérieures. Mais comment et par quel stratagème de l'esprit peut-on diviniser une société concrète avec ses failles évidentes, ses avatars incroyables et ses partis pris de domination? D'autres plus nombreux envisagent la Société sur un plan purement conceptuel et théorique. Ils en font une catégorie analytique (ou synthétique, tout dépend du point de vue!) transcendante, de type simplement abstrait. De la sorte et avantageusement, on purifie la Société de toutes ses scories concrètes en plus d'éviter la grossièreté de l'opération précédente.

Mais de nouveau, ce n'est que représentation mentale, construction de l'esprit qui n'a d'autre réalité que ce que la raison subjective du penseur veut bien lui consentir. Sa valeur heuristique est indéniable, mais ce construit abstrait n'est encore qu'une manière subjective et relative, entre bien d'autres, d'aborder la réalité, même si l'objet est conçu comme universel et transcendant. Car cette façon de penser rencontre vite sur son chemin d'autres constructions théoriques, toutes aussi relatives, et la bataille reprend de plus belle! Qu'on remplace à un moment donné la Société par l'Humanité pour tenter d'expliquer une autre période de l'histoire revient fondamentalement au même. L'absolu ou le transcendantal en question n'existe que dans l'esprit et, par le fait même, il est rapetissé à la dimension d'un intellect qui le pense subjectivement et réflexivement.

L'universalisation du savoir humain ne repose pas sur des concepts. Pour se réaliser, il faut à la fois, dans la personne humaine concrète, immanence *réelle* et transcendance *réelle* de l'absolu. C'est ce qui existe dans l'être humain. L'absolu y est réellement immanent parce qu'il est un élément constitutif de son être, au même titre que sa chair et ses os. Cet absolu immanent à la personne est de plus réellement transcendant parce qu'il en est une dimension objective, hors du temps et de l'espace terrestres, antérieure et supérieure à la matière physique, à la vie organique, à l'émotion sensible et à la pensée subjective qui définissent aussi la multidimensionnalité de la personne humaine. Je ne puis sacrifier l'immanence réelle à la transcendance réelle, pas plus que la transcendance réelle à l'immanence réelle. Je tiens les deux fermement et je ne les lâche pas. Nous sommes alors bien loin et au-delà de toutes les catégories sociologiques...

Entre-temps, la sociologie poursuit son travail. Il est bon et utile aux humains. On ne doit cependant pas oublier que la sociologie se promène à travers le cirque de la société et de l'histoire. Elle y projette un certain éclairage, apporte même parfois des suggestions d'amélioration. Les pitreries et les horreurs n'en continuent pas moins d'y abonder.

La sociologie de la sociologie, même si elle n'est pas très courante, a également sa raison d'être, du moins temporairement. Elle comporte l'avantage de nous faire comprendre jusqu'à un certain point les beaux fruits de la sociologie comme ses avortons, ses prédilections comme ses haines, ses engouements comme ses répulsions, sa liberté comme ses contraintes ou ses asservissements, ses envolées vers de nouveaux territoires comme son organisation bureaucratique, sa cristallisation, voire sa pétrification à l'intérieur de modèles et d'instruments figés.

Mais la compréhension sociologique de la sociologie reste bien relative. On ne peut saisir pleinement le sens de la sociologie que si l'on perce le "mystère" de l'être humain, puisque la sociologie, en tant que connaissance, se définit forcément comme une activité humaine. Il va sans dire qu'elle est aussi activité sociale (c'est pour cela d'ailleurs qu'on peut s'adonner à une sociologie de la sociologie), mais l'activité sociale ne peut évacuer les humains qui l'accomplissent ou qui en sont l'objet. On revient toujours au même point...

L'épistémologie de la sociologie détient, elle aussi, une part de légitimité et de richesse. Mais elle finit, tôt ou tard, par buter contre la question de la certitude. Il est impossible à toute science d'exister et de se développer dans l'incertitude totale. Il faut au moins une certaine certitude. Mais une certaine certitude est une certitude incertaine! Apparaît encore, par conséquent, la nécessité d'un absolu dans la certitude, sans quoi le savoir tâtonne, avance et recule, piétine ou s'en va échevelé dans toutes les directions à la fois. Cependant, si l'on ne fait que se fabriquer mentalement des absolus de certitude, ils demeurent bien fragiles et "incertains". Ils dépendent des incertitudes de la vie et de la mort, de la considération des pairs, de l'avancement dans la carrière professionnelle, de l'octroi de subventions, etc. Ces absolus de certitude construits par la pensée réflexive ne sont en fait que de certaines certitudes, toutes relatives.

Ce qui s'impose, c'est une certitude "non construite", à la source même de la démarche du savoir et qui en représente le moteur jamais susceptible de caler en raison d'un vice de la mécanique pensante ou d'une intempérie du climat ambiant. Cette certitude "non construite", elle est fournie par *l'absolu-là*, réel, intrinsèque à la personne humaine et qui n'équivaut pas du tout à la "réalité" d'un Dieu existant en lui-même ou en nous. Dieu n'a pas à être un critère de la certitude et du savoir; il est lui-même une création de l'esprit humain.

7 Quand le "comment" l'emporte sur le "quoi"

L'universalité de la science sociologique, comme de toute autre science, est quotidiennement contredite par les divergences et les oppositions qui séparent ou font s'affronter concepts, approches, modèles théoriques, ainsi que par la fragmentation et l'imperméabilité des connaissances découvertes. Le caractère hétéroclite, partiel et relatif que la sociologie et les autres sciences ne peuvent éviter dans le contenu de leur savoir, elles cherchent à y remédier et à le contrecarrer en se tournant du côté de la méthode scientifique et de ses techniques de cueillette et d'analyse des données.

Cela révèle de nouveau, à sa façon, le besoin d'universel présent dans la science. L'universel qu'on ne sait atteindre dans le contenu, on l'établira le plus possible dans la méthode scientifique. Voilà pourquoi on tend à la généraliser dans le cercle des savants et même à l'extérieur, à en définir le plus clairement les exigences et les normes, à la standardiser et à l'uniformiser dans la mesure du possible, voire à en imposer l'obligation à qui se prétend ou veut être reconnu scientifique. À défaut de se rencontrer dans le savoir et son contenu, les scientifiques se retrouveront au moins dans leur manière de chercher!

Si cette démarche produit de grands avantages, elle comporte aussi un sérieux danger. En insistant trop exclusivement sur la méthode dite scientifique, sans se préoccuper encore plus du contenu à découvrir, on opère un déplacement majeur qui risque de mettre en jeu ce qu'il y a de plus riche et de plus important dans la

science, donc de pervertir sa dynamique et de travestir son être. Les scientifiques seront moins ceux qui découvrent la réalité que ceux qui procèdent scientifiquement dans leurs recherches. Devient science ce par quoi est connu le réel, la façon d'y accéder, davantage que l'objet connu. Le moyen supplante la fin. L'instrumentation passe au premier plan et bouffe l'objectif de savoir ce qui est.

La manière de connaître le réel est-elle plus importante que la connaissance elle-même du réel? Certes, on attribuera le premier prix à celui qui, tout en procédant scientifiquement, découvrira des choses jugées importantes par ses pairs ou la société. Ce savant a l'heur de combiner les deux: et la méthode scientifique et une découverte significative; la société n'est pas encore assez sotte pour ne pas le reconnaître! Mais qu'en est-il d'une personne qui connaît très bien le réel de manière toutefois non scientifique, par rapport à une autre qui scientifiquement le connaît moins bien? On sait d'avance qui va l'emporter en termes de reconnaissance et de prestige social. Pourtant, il devrait y avoir moyen que quelque chose de fort intelligent ou même de plus intelligent se pense ou se dise sans que ce ne soit nécessairement par la méthode scientifique. À quoi rime l'adéquation de l'intelligence des choses avec le seul emploi de la méthode scientifique?

Ce danger de prendre le moyen pour la fin guette davantage les sciences humaines et sociales; la sociologie n'y échappe pas. Les sciences de la nature, par ailleurs, peuvent plus facilement l'éviter. Devant une matière physique beaucoup moins complexe que la macédoine humaine et sociale, beaucoup moins changeante et fugace, il devient possible de développer des instruments de mesure et de vérification et de les utiliser avec profit avant que l'objet d'examen ne se soit transformé sérieusement ou n'ait même disparu. Comparativement à l'humain et au social, les réalités physiques exhibent une visibilité, une extériorité et une distance plus évidentes. Les scientifiques peuvent les aborder dans une relation de plus grande "objectivité" pour ainsi dire, selon une moins forte implication personnelle et subjective.

L'appareillage technique qu'ils emploient dans ces conditions peut alors se perfectionner presque à l'infini, sans que son caractère purement instrumental ne soit détourné de sa fin. Le raffinement continu des instruments de mesure, qui se veut d'ailleurs une conséquence directe et un critère important de validation du succès des sciences de la nature, permet au contraire à celles-ci de pénétrer de mieux en mieux la matière physique et de lui arracher petit à petit ses secrets. Car, au fond, il y a consonance intime entre la physicalité des objets d'étude et celle de l'instrumentation qui les approche.

Tel n'est pas le cas de la sociologie et des autres sciences de son genre. Au-delà de la "corporalité" des humains et des autres éléments matériels qui composent une société, bien d'autres dimensions sont à l'œuvre. Les pulsations de la vie, notamment dans ses processus auto-éco-organisationnels, s'y manifestent sans cesse. Les émotions de toutes sortes s'y déchaînent dans leurs cascades souvent imprévisibles. Les pensées subjectives et leurs significations y pullulent,

poussant les humains dans tous les sens ou les faisant s'affronter. Surtout, les rapports sociaux se condensent en de multiples structures, classes, associations, groupements ou institutions exprimant leur vie propre et défendant leurs intérêts respectifs, mais où les sociologues eux-mêmes, qu'ils le veuillent ou non, sont impliqués subjectivement et font figure de parties prenantes.

L'instrumentation physique et mathématique, développée surtout dans les sciences de la nature, trouve dès lors ses limites en sociologie. Elle y est utile indéniablement, mais surtout pour atteindre les masses "corporelles" de la société ou son enveloppe extérieure et visible. Il est vrai que la sociologie s'efforce de créer ses propres instruments et techniques. Ils demeurent toutefois tributaires, dans leur structure même, de la compréhension et de l'interprétation que s'en font tant les sociologues eux-mêmes que les personnes ou les collectivités à l'étude. Ces instruments sont donc entachés de subjectivité au départ et ne permettent pas facilement la découverte du réel, du moins dans toutes ses dimensions.

La formalisation mathématique des théories s'avère peu praticable et efficace en sociologie. On y supplée par un effort de théorisation. Mais là encore, plus que dans le champ des techniques, la place est grande ouverte aux préférences subjectives et à l'hétérogénéité des conceptions personnelles. La portée des découvertes s'en trouve d'autant relativisée; elle donne lieu à un morcellement du savoir et à une pléthore de connaissances désarticulées. On s'empresse de les regrouper et de les unifier en les appelant toutes "scientifiques". Elles ont beau être diverses et disparates, elles sont toutes "de la science", finalement pas pour d'autre raison que parce qu'elles dérivent de la méthode scientifique. C'est le triomphe du processus scientifique sur son terme, la connaissance du réel!

On débouche ainsi sur le paradoxe troublant que là où la réalité est la plus simple à percer et où l'instrumentation est la plus lourde, la plus mathématisée et la plus standardisée, cette dernière risque moins de se substituer au contenu parce qu'elle en facilite effectivement la découverte. Tandis que là où la saisie du réel est plus relative et plus limitée à cause d'une instrumentation plus faible, peu en accord avec la richesse et la subtilité de son objet d'étude, la tentation est plus forte de valoriser au détriment du contenu la méthode scientifique elle-même du fait qu'elle est universellement acceptée et possède ses propres titres de noblesse. De la sorte, on privilégie le processus ou la démarche scientifique plutôt que son terme et sa raison d'être, la connaissance du réel.

8 "Faire de la recherche"

Ce phénomène de substitution du moyen à la fin ne se rencontre pas seulement en sociologie. Il est présent dans l'ensemble des milieux "scientifiques", à divers degrés d'intensité. Il me pousse à son tour à examiner plus attentivement une expression courante, utilisée constamment chez les scientifiques et à laquelle on ne prête pas attention, tant elle va de soi. Pourtant, elle m'apparaît

extrêmement significative du déplacement malencontreux qui s'opère dans le monde de la science. En analysant cette expression, je ne vise aucunement une quelconque personne, encore moins mes collègues du département de sociologie dont j'admire la force d'intelligence, la probité d'esprit, le sérieux professionnel et l'importance des travaux. Je m'attache seulement à pénétrer la structure de signification d'une expression que tout le monde emploie, avec d'ailleurs l'encouragement forcené des gouvernements et des universités.

Il s'agit de la fameuse expression "faire de la recherche". Avec elle, la question n'est plus de "savoir" mais de "faire" quelque chose. Le lieu qu'on favorise ainsi en est un de "production", où se met en évidence non un "homo sciens" mais un "homo faber". On entre alors dans une dynamique objective, non seulement étrangère à celle du savoir, mais à bien des égards contraire à elle. La "production" scientifique prend le pas sur la connaissance qui se trouve reléguée au second plan. Les normes, les critères relatifs à la fabrication d'une chose se substituent, en ordre d'importance et de valeur, à ceux de la connaissance de la réalité. L'objectif principal devient celui de construire une opération scientifique, c'est-à-dire de la recherche.

Mais construire, "faire de la recherche" ne veut pas du tout dire la même chose que regarder le réel, le découvrir, le respecter, s'y "soumettre" et s'en pénétrer. On trouve ici une humilité de l'esprit, un sens de la transcendance du réel qui relèvent d'une dynamique bien différente de celle qui pointe lorsqu'on parle de "faire de la recherche". C'est alors l'"homo faber" qui se montre le bout du nez, le maître de la nature, le démiurge qui dispose de la matière à son gré. C'est en somme la logique "productiviste" qui prime, celle qui, en définitive, a donné naissance au capitalisme industriel et a présidé à son développement.

L'expression "faire de la recherche" est un tout sémantique cohérent. On ne dirait pas, on n'aurait pas la tentation de dire "faire de la connaissance", "faire du savoir". Se plaçant dans la perspective du "faire", on ne peut qu'ajouter "de la recherche". Inversement, se plaçant dans la perspective de la "recherche", on ne peut parler que de la "faire". Cela montre bien la liaison organique entre les deux termes de l'expression. Ils s'appellent l'un l'autre, ils se renvoient l'un à l'autre dans une parfaite consonance, non seulement sémantique (il s'agit plus que de simples mots!), mais aussi culturelle et historique, avec son poids objectif de significations.

Au fond, la chose tenue pour importante dans cette expression, ce n'est que le *processus* lui-même par lequel on est censé atteindre quelque chose, en l'occurrence le savoir. La méthode comme moyen occupe toute la place. Elle détrône la fin. Elle focalise l'attention. Elle constitue le lieu premier où se déploie toute l'énergie du chercheur, au détriment du savoir lui-même. On en arrive ainsi à valoriser la recherche pour elle-même, plus ou moins indépendamment de ce qu'on peut trouver à son terme et de la "signifiante" du résultat.

Cette logique pousse, souvent de façon inconsciente, à chercher à faire de la recherche, à chercher rechercher, à rechercher rechercher. Le chien court après sa queue! Il faut, de nos jours, "faire de la recherche" à tout prix. Les universités mettent de la pression sur les professeurs. Leur avenir (et aussi leur présent!) est en jeu, s'ils ne "font pas de la recherche". Également, leur valeur professionnelle, leur prestige auprès des pairs et des pouvoirs. Ainsi tournés vers la démarche de la recherche qu'il faut entreprendre, avec toutes ses exigences méthodologiques et techniques, les chercheurs réalisent vite la faiblesse des moyens matériels dont ils disposent ainsi que l'énormité des ressources de temps, d'énergie et d'argent qu'il faudrait y consacrer. On *cherche* donc des moyens de faire de la recherche. Entrent en scène les gouvernements, les administrations universitaires, les organismes publics ou privés, commanditaires ou subventionnaires. On connaît le reste...

Où nous mène cette sacralisation du processus lui-même et de sa mécanique? Que représente le savoir là-dedans? Qu'arrive-t-il si on sait, si on "trouve", sans "faire de la recherche"? On n'est plus "scientifique"? On n'est plus considéré par ses pairs ou ses supérieurs? Si on "ne fait pas de recherche", on n'est plus testable, vérifiable? On n'est plus apte aux mesures d'évaluation quantitative qu'entraîne forcément l'activité de "faire de la recherche"? Donc, on tombe hors du champ de la critériologie scientifique? Donc, on verse dans l'anormal et le marginal? Donc, on ne fait plus partie de ceux et celles qui savent?

Je ne veux pas dire que ceux qui "font de la recherche" ne savent pas. Non, pas du tout! J'analyse simplement la dynamique objective présente dans cette expression. Je ne veux pas dire non plus que ceux qui ne "font pas de recherche" savent pour autant. On y compte en fait beaucoup d'ignorants. Je veux seulement affirmer que le savoir réel déborde grandement l'activité de "faire de la recherche"; il ne peut lui être confiné. Mais alors comment savoir que l'on sait?

9 Savoir-action: le savoir est créatif

J'en suis arrivé au point de voir que l'intelligence de la réalité, le savoir objectif, celui qui n'est pas tributaire de la subjectivité pensante et de ses limites, n'a ultimement de raison d'être que dans l'amélioration de la vie de la personne qui sait et des autres personnes dans la société. Sa fonction suprême est "pratique" et créatrice dans la matière. Il n'a de sens dernier que lorsqu'il transforme pour le mieux quelqu'un et quelque chose. Ce n'est pas là une vision utilitariste de la connaissance. Le savoir réel n'est pas utilitaire, il est créateur. La différence est de taille.

Cela n'implique pas non plus que le savoir réel n'a pas de consistance propre, ne se tient pas par lui-même. En tant que savoir universel et objectif, il est ce qu'il est, catégoriquement, sans justification ou appui de l'extérieur. Mais précisément en raison de cela, il possède un pouvoir créateur qui le projette hors de lui-même, qui le pousse à l'action transformatrice de soi et du monde. Au fond, on

ne sait que pour se perfectionner en tant qu'être humain et pour amener les autres à se perfectionner eux aussi.

Savoir simplement pour savoir n'existe que dans l'optique d'un savoir tout relatif, entaché de la subjectivité qui se regarde penser et qui s'y complait. C'est à ce niveau-là qu'on tente de justifier la division entre pensée et action, théorie et pratique, contempler et réaliser⁴. Le savoir de caractère objectif et absolu tend nécessairement à se transmuter en action créatrice. Il est dans sa dynamique même la synthèse "savoir-action". S'il ne passe pas à l'action chez soi ou les autres, c'est que la subjectivité pensante et émotive de l'ego en bloque le mouvement quelque part, par l'interférence de ses propres pensées relatives et incertaines. Comment le relatif et l'incertain peuvent-ils engendrer l'action lucide et décisive, nette comme le fil de l'épée? C'est au contraire la tergiversation, le pesage du pour et du contre, l'atèrmoiement, l'inertie paralysante, le "compromis" amer et douteux. Par exemple, la politique, dit-on, est "l'art du possible", tandis qu'elle devrait être la création de l'"impossible".

Qu'en découle-t-il pour la sociologie? Dans la mesure où elle deviendra savoir absolu d'un social contingent, elle exprimera forcément sa richesse dans son action créatrice bienfaisante auprès de la société, à travers et par les personnes en possession de ce savoir. Les effets bénéfiques qu'en retirera la société ne seront que la manifestation, le couronnement, la confirmation ultime de la nature objective et absolue de ce savoir. Dès lors, une sociologie qui se sentirait inconsiderée par son public, coupée de l'action sociale, plus ou moins stérile dans sa transformation de la société, aurait vraiment lieu de s'interroger sérieusement sur la réalité de son savoir...

Une personne qui passerait son temps à soutenir qu'elle est artiste sans jamais produire d'œuvres, ou en produisant seulement de piètres créations, n'impressionnerait nullement. Il en est ainsi de la connaissance. Son expression créatrice dans la matière, dans l'humain et dans la société atteste de sa force et de son authenticité. Plus un savoir repose sur l'absolu et l'objectif (encore une fois, cela peut se faire à l'égard de choses relatives et contingentes!), plus il est créateur. Et plus il est créateur, moins il détruit la matière, la vie, l'humain et le social. Au contraire, il les retape et les bonifie sans cesse, il en fait jaillir toutes les virtualités et ressources. Le prolongement créateur du savoir constitue le test final de sa réalité.

On en voit l'illustration dans les sciences de la nature. Les réalisations techniques sont l'expression inévitable des savoirs de la matière. On ne peut connaître la matière sans jamais en créer des formes techniques. C'est à travers

⁴ Le savoir universel se situe au-delà des distinctions habituelles entre sciences pures et sciences appliquées, sciences "lourdes" et sciences "légères", disciplines théoriques et disciplines pratiques, programmes de formation en recherche et programmes de formation professionnelle.

elles que les sciences de la nature démontrent constamment la plus ou moins grande objectivité ou réalité de leurs connaissances. Quand les réalisations de la technologie "marchent" et produisent les effets escomptés, elles sont le signe incontestable que le savoir de la matière a rejoint une dimension réelle quelconque de ses secrets. Le lancement réussi de fusées laboratoires dans l'espace sidéral prouve que plusieurs sciences, dans leur effort commun, ont percé, du moins jusqu'à un certain point, l'objectivité de l'univers. La fécondation d'humains in vitro indique elle aussi une certaine pénétration objective de la réalité de la vie. Etc.

Que ces réalisations techniques produisent aussi des effets nocifs pour l'humanité, que les humains eux-mêmes s'en servent à mille fins perverses, qu'elles s'inscrivent dans une idéologie techniciste à courte vue et à visée de domination, ce sont là des problèmes réels et graves, mais bien différents de la question que je traite. Ils montrent seulement que les scientifiques, et les humains en général, en sont encore au niveau de savoirs teintés de relatif et de subjectivité, incapables de saisir et de maîtriser toutes les conséquences de leurs découvertes et impuissants à se traduire en des créations harmonieuses et enrichissantes pour tous. Le principe que je veux souligner demeure donc là: les créations extérieures sont une nécessité du savoir objectif et elles en représentent la mesure directe et la confirmation ultime. Plus ces créations sont riches à tous les points de vue, plus elles témoignent d'un savoir objectif, universel et absolu.

La sociologie, comme activité de science, ne peut par conséquent trouver la validation de sa réalité et de son objectivité dans des critères proprement scientifiques, épistémologiques, métaphysiques, encore moins dans des critères religieux ou spirituels. Ces critères-là ne sont que des construits du cerveau, ils relèvent de la pensée subjective elle-même. On tournerait en rond, par pétition de principe. Ils peuvent justifier tout au plus des formes relatives de savoir sociologique. Le seul témoin visible et incontestable de l'authenticité d'une sociologie, c'est le type d'action sociale extérieure qu'elle est capable de produire elle-même directement ou de susciter dans la société. Plus cette action extérieure de la sociologie créera elle-même ou par son entremise des formes et des structures de vie sociale qui respectent les humains et favorisent leur épanouissement, plus ce sera signe que la sociologie se fonde sur les assises d'un savoir universel et absolu.

Voilà pourquoi une sociologie inactive dans la société (hormis ses activités d'enseignement, de recherche et de publication) ou peu féconde dans son action reste tronquée comme savoir. Voilà pourquoi aussi des concepts sociologiques, des théories, des analyses de données qui entraînent une dynamique de malheurs lorsqu'on tente de les appliquer, ne sauraient procéder d'un savoir absolu et objectif. Ils peuvent produire un certain bien dans la société, être utiles provisoirement, dans le temps où ils n'ont pas encore pleinement révélé leurs méfaits sociaux, mais tôt ou tard ils seront rejetés.

Au-delà de leurs activités proprement intellectuelles, la sociologie et les sociologues ne travaillent pas beaucoup, en général, à l'amélioration concrète de la société dans laquelle ils vivent. On me dira "chacun son métier et les vaches seront bien gardées"! On répondra que ce n'est pas leur fonction sociale, qu'ils en ont bien assez d'étudier, de lire, d'enseigner, de "faire de la recherche", de publier et que, de toute façon, ils se rendent par là utiles à la société. Fort bien! La valeur sociale de ces activités est indéniable, mais elle reste bien relative et conditionnée dans son succès par toutes sortes de facteurs non contrôlables par les personnes concernées elles-mêmes. Surtout, la division du travail en opérations intellectuelles d'une part et activités de pratique sociale d'autre part relève précisément d'une fragmentation du savoir universel en connaissances subjectivisées dont certaines sont réservées à des spécialistes, tandis que d'autres moins "exigeantes" et moins "sophistiquées" intellectuellement sont laissées aux simples praticiens.

Il s'établit dès lors entre la théorie et la pratique, entre la recherche des idées et l'action sociale une séparation qui est contraire au mouvement même du savoir universel et objectif. L'intelligence réelle des choses, des humains et de la société est à la fois et indissociablement savoir-action. Qu'est-ce qui nous dit, d'ailleurs, que cette intelligence réelle ne s'alimente pas autant dans l'action que dans la pensée subjective? On est généralement d'accord que l'observation concrète, la vérification empirique dans l'histoire ou le présent, l'interface détaché (au lieu du face à face batailleur!) avec l'intelligence objective d'autrui peuvent servir grandement à vitaliser une pensée plus théorique et générale. Pourquoi, à l'égard de cette dernière, le corps à corps avec la réalité par l'action sociale ne pourrait-il pas jouer un rôle aussi décisif?

De toute façon, les études sociologiques n'attaquent pas toujours les problèmes majeurs d'une société ou elles ne s'entendent pas sur leur importance. C'est toujours matière de goûts, d'intérêts, de points de vue subjectifs! De plus, les problèmes à l'étude sont souvent tellement émiettés et aseptisés par l'appareillage dont on se sert qu'ils en perdent leur signification profonde et leur capacité de provoquer une action sociale intelligente qui serait susceptible de leur apporter une solution. Ou encore, la langue pour véhiculer ces résultats scientifiques ne rejoint pas l'intelligence universelle. Elle tend à verser dans l'ésotérisme d'un langage abscons et paralysant qui l'enferme dans les cercles étroits de la science.

10 Des sociologues "ingénieurs sociaux"

La sociologie ne peut demeurer sur le seul plan de l'analyse et de la réflexion, terrain par excellence où la pensée subjective et relative s'amuse à penser indéfiniment. Elle doit s'ouvrir davantage à l'action sociale. Il n'est pas possible et nécessaire que chaque sociologue s'y adonne. Il s'impose toutefois qu'une passerelle se jette entre la sociologie et l'action sociale pour que cette dernière puisse tester continuellement l'objectivité réelle du savoir de la première. Cette

connexion vitale entre la sociologie-savoir et la sociologie-action n'existe pas encore, du moins sous la forme d'une structure sociale établie et visiblement reconnue. Jusqu'ici, ce ne furent que des sociologues individuels qui se sont livrés à l'action sociale, à titre personnel, dans leurs temps libres, de façon plus ou moins temporaire ou sporadique. Si parfois, certains ont occupé des postes publics d'action sociale⁵, ils l'ont fait sous des couverts et dans des rôles officiels autres que celui de sociologue (par exemple, administrateurs, sous-ministres, etc.), ou encore après avoir abandonné leur carrière de sociologues.

Il faudrait une nouvelle catégorie d'acteurs sociaux: des sociologues praticiens ou "ingénieurs sociaux", ayant reçu la formation requise et professionnellement reconnus qui, à plein temps, se consacraient à l'action sociale, en tant même que sociologues. Leur travail ne serait pas d'enseigner ou de "faire de la recherche" même appliquée. Ils viseraient plutôt à transformer directement le social par leur action personnelle, conjuguée à celle d'autres personnes ou groupes eux-mêmes directement impliqués dans l'action sociale. Ces sociologues-praticiens pourraient se réunir en équipes de travail ou même en instituts d'action sociale, de caractère privé ou non, intégrés ou non à la structure universitaire.

L'important, c'est qu'ils constituent des traits d'union, des postes de relais entre le public et des sociologues occupés plus exclusivement à la recherche et à l'enseignement. Ce que ceux-ci auraient de "bien pensé" à offrir à la société, ceux-là le traduiraient en scénarios d'action et l'actualiseraient dans la pratique sociale. Une situation analogue existe déjà dans les sciences de la nature et de la vie. Des scientifiques se groupent et se donnent comme tâche de créer des réalisations techniques utiles à la société, sur la base même des connaissances découvertes par les chercheurs eux-mêmes.

Ce travail des sociologues-praticiens ne peut s'accomplir au début qu'à une petite échelle sociale. Ils ne sauraient envisager de s'attaquer immédiatement aux énormes structures de l'ensemble social. Leurs preuves sont à faire avec des unités sociales plus restreintes. Si l'action sociale des sociologues-praticiens peut démontrer, à ce niveau, que le savoir sociologique ne se réduit pas à un pur exercice cérébral, qu'il possède une qualité d'intelligence objective et universelle du social, susceptible de prendre forme dans des créations extérieures réellement avantageuses aux humains, alors cette action sociale pourra graduellement agrandir le cercle de son rayonnement dans la société.

Ce faisant, il s'établirait une réciprocité entre l'étude et la création sociale qui serait bénéfique aux deux, dans un processus constant d'interfécondation. De la sorte, la sociologie aurait plus de chance de combler le hiatus qui la sépare de la vie réelle, de se rendre présente à la société de façon vraiment créative, d'y conquérir

⁵ J'entends par postes d'action sociale non pas des fonctions d'enquête, d'analyse ou de recherche confiées à des sociologues, mais des emplois leur demandant des interventions directes dans l'aménagement de la réalité sociale.

estime, considération et titres de noblesse. Surtout, elle pourrait, par l'entremise de ses praticiens, mesurer constamment la valeur présumément scientifique de son savoir. Car la science réelle, celle qui n'est pas travestie par les visées subjectives de ceux qui la connaissent comme de ceux qui veulent bénéficier de ses effets pratiques, ne peut pas ne pas germer en œuvres matérielles et sociales favorables au développement des humains.

Autant dire que le travail des sociologues-praticiens ne peut être le lot que d'individus de haut calibre humain, parvenus à une grande maturité d'esprit et d'action, sûrs de l'absolu objectif qui compose l'être de leur personne et capables d'y puiser l'intelligence réelle des choses, dans le respect des autres et sans luttes de pouvoir. On ne peut faire œuvre totalement créatrice dans le social, à partir d'idéologies, de philosophies, de concepts ou de systèmes théoriques.

Il faut se situer sur un plan plus universel et plus objectif. Seul le noyau absolu au centre de la personne humaine peut le fournir. La création sociale, comme toute autre création, part de la seule personne pour rejoindre d'autres personnes. Ensemble elles construisent des formes et des structures capables à la fois de contenir leur plénitude d'être et de permettre leur expansion. Autrement, ce ne sont que rapports de forces, confrontations d'intérêts, guerres de domination, exploitation des uns par les autres... Où cela nous mène-t-il? Au mieux à des demi-victoires, auxquelles succèdent de nouveaux champs de bataille, et la tragi-comédie recommence...

La sociologie demeure valable jusqu'à un certain point, en tant que science relative et limitée du social. Elle ne saurait, pas plus que toute autre science qui se ferme à l'absolu réel de la personne, fournir d'elle-même la clef de l'énigme humaine...

Jacques LAZURE
Département de sociologie
Université du Québec à Montréal

Résumé

Le savoir scientifique contient une exigence d'universel. La sociologie n'y échappe pas. Pourtant, les sciences, en particulier les sciences humaines et sociales, s'émiettent de plus en plus et ne présentent que des formes de connaissance encore bien relatives et teintées de subjectivité. Y a-t-il possibilité d'un savoir universel objectif? L'auteur opte pour l'affirmative, en faisant reposer ce savoir sur la dimension absolue de la personne humaine. Il en résulte pour la

sociologie la nécessité de se prolonger en "savoir-action", visant à transformer la société pour la mettre au service de l'intelligence et de la liberté des humains.

Summary

Scientific knowledge is imbued with a need for universality. Sociology does not make an exception to that phenomenon. Nonetheless, sciences, particularly human and social sciences, are more and more fragmented and display forms of knowledge that are still much relative and tainted with subjectivity. Is there any possibility of a universally objective knowledge? The author answers through the affirmative and makes it rest on the dimension of absolute that is present in the human person. It entails the necessity for sociology to prolong itself in "knowledge-action", aiming at the transformation of society in order to make it assist the development of intelligence and freedom among the human beings.